

Charles Enderlin

JÉRUSALEM
CORRESPONDANT

Parfois l'envie vous prend de lui dire amicalement : « Charles, tu devrais arrêter de penser à tes guerres ; et laisser tomber l'affaire Al-Doura ! » Mais on s'abstient, pour deux raisons : Charles Enderlin, correspondant permanent de France 2 en Israël depuis 1988, est une mémoire encyclopédique du Proche-Orient. L'écouter, c'est entrevoir un éclairage, apprendre une anecdote sur les acteurs du conflit israélo-palestinien, qu'il a illustré de ses innombrables reportages et livres.

Et puis, il a un argument imparable : « Un chimiste, il parle de chimie ; un correspondant en Israël, il parle du conflit, avec ses conséquences sur la société israélienne, c'est normal. » Quant à la récurrente affaire Al-Doura, quel journaliste peut affirmer que, confronté à la même expérience traumatisante, il aurait réagi avec détachement ? Détaché, à coup sûr, Charles Enderlin ne l'est pas, même s'il affirme qu'aujourd'hui, « ce n'est plus une nuisance personnelle ».

Rappel des faits : les images de la mort du petit Mohammed Al-Doura, âgé de 12 ans, filmées le 30 septembre 2000, au début de la seconde Intifada, au centre de la bande de Gaza, par le cameraman de France 2, Talal Abou Rahmeh, ont fait le tour du monde. La thèse de Charles Enderlin est que l'enfant a été tué par des tirs israéliens. Philippe Karsenty, de l'agence Media Ratings, affirme, lui, qu'il s'agit d'une « simple mise en scène » (pour nuire à l'image d'Israël).

LAVÉ SON IMAGE DE JOURNALISTE

Charles Enderlin récuse cette « théorie du complot », mais les péripéties judiciaires perdurent (la Cour de cassation se prononcera le 28 février), et il estime qu'il n'a pas le choix : il doit réfuter les accusations, afin d'obtenir in fine une réparation morale. Laver son honneur de journaliste, n'est-ce pas, à 66 ans, le seul combat qui vaille ? « Pendant trois ans, reconnaît-il, cela m'a plombé : les menaces, contre moi, contre ma femme, les problèmes rencontrés par les enfants à l'école. » Aujourd'hui, cela va mieux, quitte à faire preuve d'une sérénité un peu forcée : « Ma réputation professionnelle n'a pas été atteinte, mes livres se vendent, je suis toujours invité à des conférences, la réponse de la profession a été extraordinaire, de même que le soutien de France 2. » Mais il ne se fait pas d'illusions : « Ils vont continuer jusqu'à temps que je prenne ma retraite... »

L'adversité, il connaît, ne serait-ce que par l'histoire de sa famille, qui avait quitté l'Autriche en 1938, au moment de l'Anschluss, et par ses débuts en Israël, où il arrive en 1968, après avoir fait partie du comité de grève de la fac de médecine de Paris. Une expérience dans le kibboutz Dafna, qui lui laisse un sentiment mitigé, et un premier emploi de journaliste, en 1971, à Kol Israel, la radio nationale. Commence ensuite, en 1981, le début de sa collaboration à Antenne 2.



AU CŒUR DE L'ADVERSITÉ

JOËL SAGET/AFP

JOURNALISTE REPORTER

1945 NAISSANCE À PARIS

1968 ARRIVE EN ISRAËL

1971 PREMIER EMPLOI
DE JOURNALISTE À LA RADIO
NATIONALE KOL ISRAËL

1981 FAIT SES DÉBUTS À ANTENNE 2

1988 CORRESPONDANT PERMANENT
DE FRANCE 2 À JÉRUSALEM

Des années de reportages et d'analyses vont peu à peu bâtir la réputation d'un journaliste sérieux et pondéré, dont le professionnalisme n'est pas contesté. Jusqu'à cet échange incertain de tirs israéliens et palestiniens, à Gaza, qui va engendrer une âpre vindicte, instrumentalisée par une partie de la communauté juive française. Pourquoi un tel acharnement ? Bien avant l'« affaire », dit-il de sa voix rocailleuse « il y avait déjà une campagne permanente d'intimidation contre moi, comme à l'encontre de tous ceux qui font mine de critiquer Israël ». Charles Enderlin a des amis qui respectent ses choix, même s'ils ne les comprennent pas toujours. Daniel Ben-Simon, député travailliste à la Knesset, ancien journaliste, estime qu'il est difficile de « faire la distinction entre Charles le journaliste et Charles l'homme politique ».

L'« homme politique » ? « Oui, dans la mesure où c'est un journaliste impliqué pour la paix et la création d'un Etat palestinien. En ce sens, il n'est pas complètement neutre, parce qu'il veut changer les choses. » Comme d'autres, lui aussi regrette que l'affaire Al-Doura « lui empoisonne la vie, devenant obsessionnelle ». C'est aussi l'avis de l'historien Zeev Sternhell : « Le prix moral et humain qu'il a payé est exorbitant, mais je respecte sa décision d'aller jusqu'au bout. » Et le professeur Sternhell d'ajouter une nuance : « S'il y a eu une erreur dans cette affaire, elle n'était pas préméditée, parce que je ne peux pas imaginer Charles, qui est un journaliste honnête, fabriquer un film. » Qu'en pense un homme qui ne fait pas partie de ses amis ? « Je considère qu'il a été piégé par son cameraman, nous indique Richard Prasquier, président du Conseil représentatif des institutions juives de France. Par orgueil, il n'a pas voulu l'admettre, et les conséquences ont été extrêmement graves. Et ses confrères ont réagi par solidarité affective, plutôt que par une analyse des faits. »

Claude Kandiyoti, autre ami de Charles Enderlin, est l'un des responsables de JCall, cet « Appel à la raison » de juifs européens qui se réclament du camp de la paix. « Quand j'écoute Charles, observe-t-il, je suis convaincu ; quand j'écoute certains Israéliens, le doute s'installe. Dans cette histoire, il me semble qu'il y a encore des zones d'ombre. » Tout porte à croire que tant que celles-ci n'auront pas été complètement dissipées, la quête solitaire de Charles Enderlin pour effacer ce qu'il estime être une tâche à son honneur de journaliste ne prendra pas fin. ■

LAURENT ZECCHINI